

FRANÇOIS XAVIER

**Kijno
e(s)t l'art d'aimer**

Avant-propos de Bernard Noël

édition définitive
entièrement revue par l'auteur

Éditions du Littéraire

La peinture est un métier d'aveugle...

... glissa Picasso à l'oreille de Kijno,
chez Madoura, à Vallauris.



Écriture blanche – 1962 –
Huile, encre, vinyle et glycéro-spray sur toile, 137 x 99 cm



Icône pour une nuit solaire – 1991 –
Acrylique, encres, colorants végétaux, glycéro-spray sur papier froissé
et marouflé sur toile, 162 x 128 cm

Hommage

à Ladislav Kijno

Calligraphie du printemps ton corsage s'ouvre doucement
Sur des promesses d'été et d'autres tourments.
Ici l'étoile épandue va mourant
Au jour naissant dans l'escapade de sa folie
Recouvrer l'idée d'une autre mort
Dans la mire du soleil qui est nuit
: deux seins magnifiques jaillis de nulle part
Pour y enfouir son visage
Et ne plus rien voir.

F X

Poème inédit

Petit équipage mental pour prendre le chemin...

1.- En imaginant une série, l'artiste pose des jalons qui, chacun sont autant de points d'appuis pour se projeter toujours plus violemment vers l'inconnu.

2.- La toile est un format avant d'être le support des formes. Le format rationalise l'espace mais ouvre en lui la possibilité qu'y surgisse la force obscure, qu'on dit irrationnelle.

3.- La forme est le résultat de la modulation de la poussée obscure au contact de l'espace conçu pour l'accueillir. L'obscur s'éclaircit en se cadrant mais Kijno contrarie aussitôt ce beau mouvement de révélation en lui lançant à la face un seau de sperme.

4.- La forme fait l'image, et on se jette sur l'image pour éviter d'être mis par elle à la question. Kijno nous la livre maculée. Du coup, il nous faut bien voir que si l'image importe en tant que figure, elle doit son principal effet à la substance (matière) qui la compose et dont émane une sueur de sens.

5.- Prendre forme, c'est toujours prendre corps, même si cette incarnation n'est pas humaine. Ici, dans ce chemin d'amour, l'humain dépasse sa figure. C'est que le haut et le bas sont brassés par le geste qui métamorphose ligne et volume en matière humaine, et, qu'en se formant, celle-ci révèle qu'il n'est pas de chair qui ne soit l'histoire de toute chair.

6.- Le geste qui donne forme est un geste d'imploration. En même temps qu'il crée, son trajet murmure : refais pour moi le réel tel qu'il devrait être...

7.- Quand le geste s'arrête, il a été plus que lui-même. Il n'a pas seulement tracé une forme, il a déposé en elle une énergie, qui la change en un lieu habité par la vie et analogue, donc, à la chair.

8.- Incarner ne va pas pour Kijno sans violence. Celle-ci pourrait être comme ailleurs dissimulée dans son accomplissement, mais à ce qui faut sauvagement créatrice, Kijno oppose une sauvagerie seconde, qui met la beauté devant sa destruction. Et l'art devant sa fragilité, mais il en sort d'autant plus exaltés.

9.- La vision foudroie, puis elle s'étale autour de son impact et imbibe toute la vue comme fait l'encre dans un buvard. Peut-être, à l'inverse, la vision s'est-elle essorée à travers les mains du peintre tandis que son dedans passait dehors.

10.- L'apparition est d'autant plus nette que son élan reste enraciné au-dessous. Mais ce dessous est derrière les yeux qu'elle captive.

11.- Tous ces corps ne doivent pas leur corporéité au fait qu'ils ressemblent à des corps. Cette ressemblance était pourtant nécessaire pour que ceci soit vraiment du corps. Mais la ressemblance aurait aussi bien pu tuer la transfusion et ne laisser là qu'une peau vide. Kijno a pris le risque et posé devant nous le mystère de la peinture.

12.- Tous ces corps sont là comme un cri qui, une fois crié, serait resté planté en l'air.

13.- Le regard va vers la forme, la touche, entre dans sa substance, la reçoit dans la sienne et la connaît dans un instant qui est premier et dernier. Il y a eu des retours, il n'y a pas eu de répétition.

14.- Toute chair est labyrinthique, d'où le chemin et les stations. Toute chair est dans la nature différente de son apparence, d'où cette gifle blanche pour réveiller l'attention, la chasser de la surface vers le profond.

15.- Devant ce qu'on voit, il faut penser à ce qu'on ne voit pas, et qui est là, manifesté.

16.- Il y a une conduction entre la forme et la présence, entre la surface et le volume de la matière, elle a besoin du regard pour s'animer, puis agir avec lui, devant lui et

en lui. L'image des vases communicants aurait convenu mais elle menait à « communication », mot dans lequel on a piétiné le sacré.

17.- La science de l'être, Kijno a justement compris qu'elle n'existe pas, mais que les stations du chemin d'amour sont autant de posture de convocation, l'être n'existe que dans le désir éperdu de sa venue.

18.- Chaque station est un état limite, un état absolu. De l'une à l'autre, il y a progression de l'intensité, mais non progrès. Chaque fois, une forme est accomplie. Entièrement. Puis Je devient l'Autre dans un mouvement de permutation de l'altérité.

19.- L'image allusive ne simule pas, ne mime pas. Elle est à la représentation ce que la main négative est à la paroi : l'empreinte d'une présence et non sa figure.

20.- La contemplation engage le corps et refait l'acte du peintre écrasant ses yeux sur la toile pour y laisser plus qu'un signe et plus qu'une image. Dans ce cas, le regard n'aurait engagé que la rétine.

21.- Kijno a la passion de la relation. Son geste est une étreinte qui embrasse l'invisible et l'oblige à répondre à son amour pour les formes en les laissant venir au jour. Élan et contre-élan se conjuguent ainsi pour qu'apparaisse la silhouette. Et c'est dans un emportement sexuel qu'elle est démoulée de l'obscur sans en être séparée.

Kijno e(s)t l'art d'aimer

22.- Cette non-séparation est capitale : elle ménage le cordon qui relie la forme au mythe.

23.- L'insatisfaction, chez Kijno, est le filtre de l'énergie créatrice : elle condense l'acte.

24.- Chaque station est une scène, chaque scène une situation-signe. C'est-à-dire que, dans la situation, le signe a tué le spectacle pour laisser nu le sens – et qu'il nous force, qu'il nous viole !

25.- Le sens peut se confondre avec la pulsion vitale. Le geste de Kijno opère cette fusion, mais la toile fait obstacle à sa perception parce qu'elle s'affirme comme objet d'illusion. Kijno jette un pavé dans l'illusion, et elle rejaillit si bien qu'apparaît ce qu'elle gardait sous elle : la vulve où s'hybrident matière et pensée.

26.- Cette vision reconduit vers le corps qui est à la fois signe et chair, surface et volume, forme et contenu. Tout cela enfermé dans un contour, un horizon sur lequel on apercevait en même temps l'origine et la fin, si leur frottement ne provoquait une lumière qui est leur dérobee.

27.- Cette lumière rend le sens sensuel et le sexe sensé ; elle est l'or de Kijno.

Bernard Noël

Ce texte a paru en 2004, ouvrant le catalogue de l'exposition Kijno *Chemin de croix de l'amour* d'après un poème de Bernard Noël, à la galerie Sapone, à Nice (19 mars – 7 mai 2004).



Dessins préparatoires au Chemin de Croix de l'amour – 2001 –



Chemin de croix de l'amour – Icône métaphysique (B)

Deuxième station – 2002 –

Acrylique et spray sur toile, 146 x 114 cm

DANS CETTE SOCIÉTÉ qui se hâte, nous choisirons de prendre notre temps. D'ouvrir notre cœur et laisser filer la brise qui séjourne entre les strates du tableau pour qu'elle vienne revigorer nos pupilles, rafraîchir nos papilles, distraire nos narines. Car l'émotion soudaine qui vous saisit quand vous vous retrouvez en face d'une œuvre de Kijno provient du ventre de l'enfance. Gourmande, elle nargue votre langue ; espiègle, elle charrie des substrats de fragrances associées à des images. Le charme agit. Le tableau vous regarde !

Il s'avère que la manière dont nous avons été façonnés par notre enfance réoriente nos actes et nos émois. Si ces aspects se sont petit à petit émoussés au fil de l'eau, les voici convoqués dans un coup de fouet qui zèbre le ciel. Inutile de lever les yeux, c'est en face de vous que cela se passe...

Au début de cette histoire, il y eut une rencontre, et comme toujours, il fallut ce clin d'œil du destin pour conduire mes pas, par une soirée ventée et pluvieuse d'avril 1998, dans le cœur de Saint-Germain, à Paris, et me faire renoncer à ma hantise du monde, à ma haine de la pluie, à ma frilosité ; bref, qu'un grand coup de pied au cul me fusse donné pour que je quitte ma tanière et affronte les éléments. Passant, les épaules rentrées, devant

l'église, je pris à ma droite la première rue et m'engouffrai dans la Galerie La Hune-Brenner où je devais retrouver Salah Stétié qui y signait son dernier livre, en compagnie d'un certain Kijno. Kijno ?... Kézako ? me disais-je en marchant d'un bon pas sous la pluie. Ce nom ne me disait rien, honte à moi !

Sitôt débarrassé de ma pelisse, je me portai vers la table où trônait mon ami poète aux côtés d'un homme volubile aux cheveux argentés qui riait fort et semblait enclin à faire le pitre. On nous présenta, on s'aima dans l'instant. Coup de foudre. Notre complicité, qu'il convient d'appréhender dans l'espace père/fils, se révéla aussitôt dans les échos de nos réparties et nous voilà à rire comme deux collégiens, à regarder les jolies filles qui venaient faire dédicacer leur ouvrage, à taquiner « monsieur l'ambassadeur », comme Lad aimait à rudoyer notre poète libanais tout à son sérieux quand il paraphe la première page de son livre ; bref, nous nous étions trouvés...

Comme évoqué en 2006¹, je le rappelle et le confirme : Kijno et le poète sont deux amants surréalistes au pays des impossibles qui se rencontrent parfois sur les balcons du temps. Ils évoquent alors la musique des mots et la peinture des sons. C'est une tout autre façon de s'aimer dans ces « Assises du monde » si chères à Cézanne. Kijno parvient à transpercer la syntaxe par l'intensité de ses couleurs et l'exactitude de son trait. Car s'il est une science qui peut sonder l'âme humaine c'est bien la poésie et son double, qui parvient à pénétrer les arcanes de la pensée tout en lui redonnant une once de représentation,

¹ François Xavier, in *Ladislav Kijno*, Musée d'État russe, Saint-Pétersbourg, Palace éditions, 2006, p. 78.

comme le soulignait Magritte, c'est bien la peinture : « la poésie écrite est invisible, la poésie peinte a une apparence visible. » Ainsi le texte, qui n'est pas une abstraction ni une figuration de la pensée mais bien la pensée elle-même véhiculée par des signes porteurs de mémoire et d'émotion, donne-t-il des éléments à qui sait plonger vers les assises du monde pour tenter de saisir l'invisible des choses.

Alors : Kijno sorcier, Kijno magicien, Kijno psychanalyste des poètes ? De Tristan Tzara à Francis Ponge, d'Aragon à Stétié, il aura traversé les époques, les styles, les modes pour illuminer les Lettres depuis plus de cinquante ans...

Et comme le destin est tout aussi taquin que Kijno, voilà que j'entrais incidemment dans le monde de Lad par le commencement, grâce à l'impressionnant panorama que m'offrait cette *Fenêtre d'aveugle*, publiée chez Rougerie, que Salah Stétié venait de consacrer aux fameux papiers froissés. Ainsi donc, sans le vouloir, je me retrouvais sur la première des soixante trois cases de cet extraordinaire jeu de Poie qu'est l'œuvre de Kijno. Un continent aux multiples territoires à travers lesquels je m'apprêtais à cheminer sachant combien allait être complexe ce labyrinthe de formes et de couleurs qui annonce le danger – tout comme la symbolique de ce noble jeu renouvelé des Grecs qui vit le jour à la cour des Médicis, à Florence – mais un danger dont l'homme peut se défendre par l'intervention de la connaissance et l'aide indispensable de l'art, de l'amour de l'art, de l'amour dans l'art.

Une démarche altruiste qui va participer à la légende, corollaire de la grande confusion qui règne au sujet de

Kijno e(s)t l'art d'aimer

Kijno dans le monde de l'art parisien. Les rumeurs s'invitent et sa (trop) rapide notoriété favorise les amitiés de circonstance et les jalousies. Les premières semblent l'encenser tandis qu'elles l'enferment dans des raccourcis conceptuels que Kijno a rejetés depuis longtemps, car elles sont bien incapables de le suivre dans ses fulgurantes intuitions ; les aigris crient au scandale, ne supportant pas sa liberté d'action et son refus de classification. L'électron Kijno parfait son autonomie dans son espérance de liberté accomplie et sait parfaitement qu'il est seul, et que cette solitude sera toujours perçue comme un défi, un affront. Melanie Klein a écrit que la solitude c'est le programme : une voie qui ouvre un possible accomplissement de son destin vers cette liberté de soi ?

Kijno aurait très bien pu baptiser son atelier *Eleutheria*, liberté en grec...

Il y a aussi ce concept de la réalité totale en tant qu'énergie, de la vie en tant qu'énergie libre qui fait de Kijno le jumeau du philosophe allemand Wilhelm Ostwald : tous les deux forgèrent leur quotidien dans cette pratique existentielle pour en faire un ferment et un foyer naturels. Ainsi le volcan Kijno éructant des paroles sans discontinuer n'est pas la manifestation d'une logorrhée insipide et inaboutie mais bien la forme d'une pensée sans cesse reconstruite vers une tentative infinie de possibles. Signe aussi d'une réelle vitalité énergétiste qui peut très bien faire que la parole soit alors reproduite.

Ainsi que le pendule commence à osciller quand il entre dans le champ du métal, ainsi, dans le carré magique du monde qui m'entoure et où se mêlent les boîtes de conserve, les billes qui roulent,

Kijno e(s)t l'art d'aimer

les explosions du soleil, les spoutniks, les génocides, le Vietnam, les êtes qui s'aiment sur le sable, ceux qui se tuent à 300km/h sur les circuits du Mans, les outils, le moisi, les erreurs judiciaires, Mallarmé, Hugo, Jésus Christ, Karl Marx, ceux qui sortent de prison et ceux qui y entrent, les roses, la télévision, les greffes du cœur, etc., ainsi donc, tout en moi se met à osciller, à vibrer, dans les courants contradictoires qui jaillissent partout. Mon être tout entier devient vision et signe, comme l'aérolithe devient feu et trace lumineuse au contact de l'atmosphère. C'est tout cela qui s'inscrit sur ma toile à un certain moment de l'aventure humaine, comme cela arrive avec les points de repère, les codes, les bouées, les emblèmes de la liberté du monde².

La fougue, qui caractérise au premier abord le sentiment qu'éprouve celui qui eut la chance de côtoyer Kijno, est aussi le marqueur d'une certaine anxiété tapie dans les entrailles du peintre. Angoisse sournoise qui vient lui rappeler les injustices sous couvert de lucidité, les impossibilités à communiquer au monde le message artistique (souvenons-nous du groupe Cadran – fondé en 1958 avec Paul Gay – pour importer jusqu'au sein des usines l'art dans son entier), le risque perpétuel de voir la foudre de la maladie s'abattre sur lui, la peur d'étouffer dans cette société sclérosée qui vénère la médiocrité. Tout cela est parfois bien trop lourd à porter, même avec des épaules aussi larges. D'autant que l'ultime angoisse sait aussi se muer en regret, blessure à jamais ouverte que cette sculpture impossible à maîtriser malgré tout le soutien de Germaine Richier. Et avec elle, son corollaire, l'archit-

² Manifeste pour la Maison des Jeunes et de la Culture, en 1967.

teature qui œuvre pour cet espace vital bien réel, ces lieux de vie que Kijno aurait tant aimé pouvoir habiller d'art et ainsi porter *in situ* la devise d'André Breton : « L'indépendance de l'art pour la révolution. La révolution pour la libération définitive de l'art. » Alors on comprend plus aisément pourquoi il nous parle avec émoi, les yeux brillants de folie heureuse de sa réalisation de la grande rosace de la cathédrale Notre-Dame de la Treille, à Lille (1990-1999), dans une structure de Peter Rice et une architecture de Pierre-Louis Carlier. Car elle fut donc, au-delà du signe de la revanche prise sur le destin, un accomplissement foudroyant qui offrit à Kijno un bonheur éclatant...

Et si Kijno n'était finalement qu'un grand égoïste ? Il ne célébrerait rien et se contenterait d'exhiber ses dialogues avec lui-même, y impliquant ses répressions, ses régressions, sa joie de vivre et sa tristesse mêlées, toute cette âme slave où la culture s'imprègne dans le vécu en assimilant les acquis et l'expérience de la peinture, sa vocation naturelle à diffuser l'énergie vitale... Sans être calviniste, Kijno possède une démarche hautement morale, si bien que l'on aura vite compris qu'il n'en est rien : Kijno agit pour les autres, et non pour lui seul ! Sa déontologie lui impose une conscience morale et symbolique. « Sous cet angle, ces formes organiques en expansion, ces *lymphes en liberté*, cette sorte de représentation des moments focaux du processus chlorophyllien de l'énergie acquièrent aussi une saveur et une valeur emblématique³. » À entendre, non dans un

³ Carmelo Strano, *in I bronzi di Riace*, catalogue de l'exposition au Musée municipal de Numana (Ancône), Italie, 1998.



Écriture blanche : jazz – 1959 –
Huile sur toile, 72 x 59 cm



Sans titre – 1959 –
Huile et encre sur papier froissé, marouflé sur toile, 130 x 98 cm

sens allégorique mais vers cette inquiétude constitutive qui ne quitte jamais réellement le peintre, de son caractère propre à ses toiles, s'affichant alors comme le totem d'une conscience éclairée.

Et si Kijno était resté en dehors des grands circuits publics justement à cause de sa volonté prométhéenne de briser le silence assourdissant dans lequel notre civilisation, consentante et meurtrie, s'est murée ? Les thuriféraires de la pensée unique ont toujours été à l'œuvre pour regarder ailleurs et si les autoroutes de l'information n'avaient pas encore imposé leur diktat, celles de l'art œuvraient déjà à distribuer les *satisfecit* et se trouvaient donc dans la ligne de mire de notre peintre, nous y reviendrons. Écrivain, plasticien, philosophe, créateur d'émotions, Kijno est avant tout un penseur. Si Nietzsche appelait de ses vœux la création et suggérerait qu'elle seule pourrait sauver l'Homme, Kijno la bouscule, la pousse en avant au contact de ceux qui l'ignorent et la méconnaissent, la blesse en l'instrumentalisant, il la défend contre vents et marées pour la porter aux nues quitte à y laisser sa santé. Tel Céline, il met sa peau sur la table...

Seul alors, il prédispose à son dessein : maîtriser l'énergie ou tenter, tout le moins, d'en interpréter son pouvoir en la canalisant pour s'offrir un médium descendu tout droit du cosmos et l'inviter parmi nous par le prisme de la main du peintre : ainsi jaculée dans l'espace, libre de toute contrainte, elle se mue par la grâce de sa seule volonté de transmettre. Des alvéoles, des boules, des traces viennent très vite dépasser le figuratif. Une prise de position pas si éloignée d'un autre « fou peignant » : de l'autre côté de l'Atlantique, Jackson Pollock subit, lui aussi, les assauts de